



Ville de
TRET

LA MUNICIPALITE
PRESENTE

Recueil
de **Nouvelles**

BIBLIOTHEQUE AUTOMNE
2018

MEDIATHEQUE

La Mine des Mots

Moyen-Âge!



Médiathèque "La Mine des Mots »

Jardin de la Mine

13530 Trets

04.42.37.55.34

MÉDIATHÈQUE
MINE DES MOTS

Concours de Nouvelles

2018

« *Journal médiéval en terre de Provence* »



Sommaire



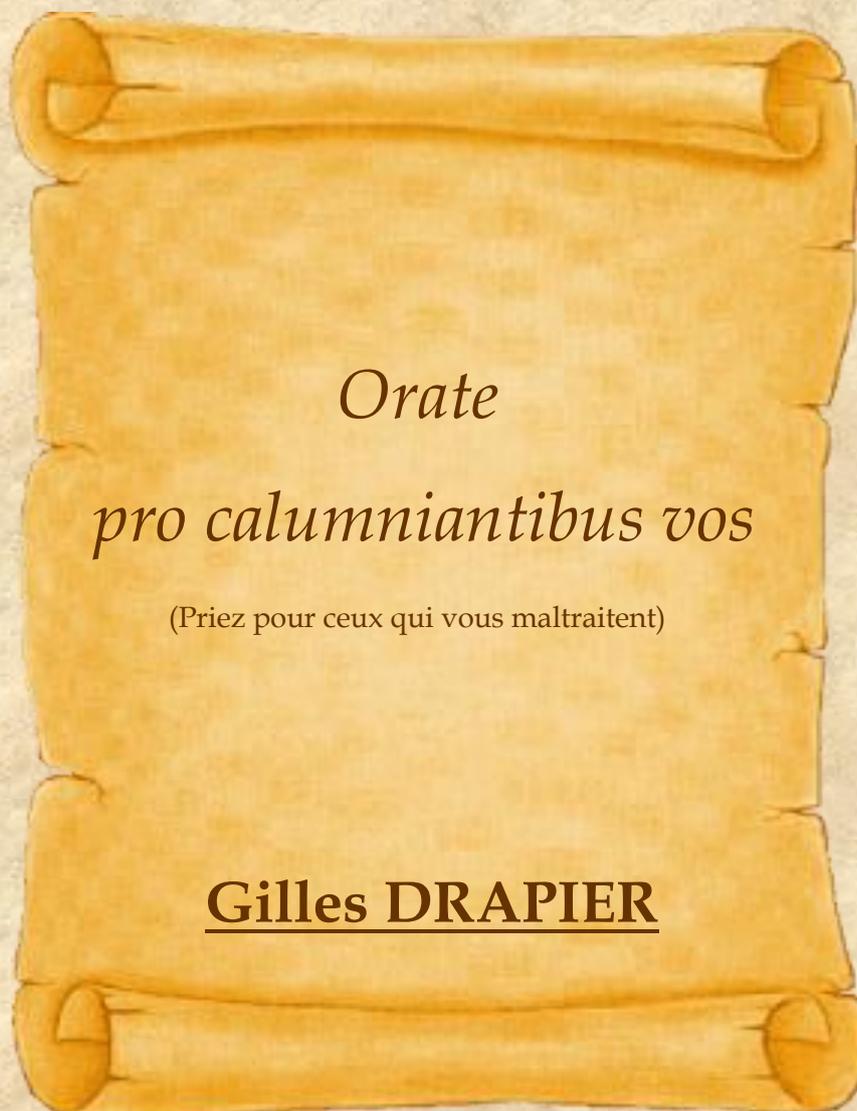
Les lauréats

- ❖ 1^{er} prix : « *Orate pro calumniantibus vos* » de Gilles DRAPIER-----p. 3
- ❖ 2^{ème} prix : « *L'épée et son écuyer* » d'Augustin DE LA ROCHE
SAINT ANDRÉ -----p. 7
- ❖ 3^{ème} prix : « *Les quatre maillons de la chaîne* » de Corinne CURT---p.14

Prix « Spécial Tretsois »

- ❖ « *Souvenance d'un écolier* » de Ghislaine BESNARD -----p.21





« « L'an de Notre Seigneur mil cent cinquante et huit, aux vigiles du jour de la Saint Barnabé, les pirates barbaresques s'en vinrent assaillir notre monastère du Castellas en l'isle de Cabaros, qu'on dit aussi Titan, en Provence. Nos portes esforcées ils entrèrent et firent grand carnage. Nombre de mes frères furent occis et la terre but leur sang. Je vis notre trésor pillé, nos reliques profanées et nos bâtiments incendiés par la fureur infidèle. Pour moi, si l'on me fit grâce, je n'ai pas lieu de m'en réjouir puisqu'ils me mirent au banc de leur galère pirate cependant que d'autres furent vendus en esclavage.

Mille fois, depuis ce jour, j'ai voulu le trépas pour être délivré de mes souffrances, mais c'est pécher que d'appeler la mort hors l'heure par Dieu choisie, aussi n'ai-je point été exaucé.

Qu'il en soit donc fait selon la divine volonté et puissent mes épreuves servir à ma rédemption.

Jour après jour, sans trêve ni repos, nous voguions, longeant les côtes de ma chère Provence que je contemplais en versant force larmes. La nuit, nos maîtres embusquaient le navire derrière une île ou au creux d'une calanque à la proximité des ports. Le jour venu, ils attendaient que passe une nef marchande. S'ils la voyait lourde sur les flots, ils lançaient la chasse. Souvent aussi, à l'aube, ils débarquaient près des villages ou des monastères qu'ils pillaient et incendiaient. Nous vîmes ainsi périr mille gens et ardre cent lieux, d'Aigas à Marselha et jusqu'à Fréjús et Niça.

La galère était rapide et allait même, au besoin, à l'encontre du vent puisque nous y ramions. Combien étions-nous à tirer sur les avirons ? Je ne le saurais dire car lié à mon banc, je ne voyais que le dos de ceux qui peinaient devant moi et qui étaient au premier banc de nage. Sitôt que l'on se tournait le fouet claquait et sa lanière mordait nos épaules nues.

Enchaîné comme les malheureux qui m'entouraient, je mangeais et je dormais sans quitter ma place. La puanteur était extrême puisque nous y satisfaisions tous nos besoins naturels qu'on envoyait ensuite à la mer avec de grands seaux d'eau, mais cela ne se faisait qu'au soir venu. La pluie seule nous lavait et même si elle nous glaçait, nous l'appelions de nos vœux car nous étions couverts de vermines qui nous rongeaient le sang. Puisse le Seigneur délivrer le monde de cette calamité !

Pour la nourriture, nous devions nous contenter de peu. On nous servait un brouet d'on ne sait quelle viande ou poisson, cela en si chiche quantité qu'on ne voyait qu'à peine les morceaux perdus dans un bien maigre bouillon de racines potagères et quelques herbes. On nous en donnait après le lever du jour, vers l'heure de tierce et parfois aussi à la vêprée, encore fallait-il ne pas être à courre d'une nef chrétienne car, en ces moments, on ne nous prodiguait que des coups pour faire nager plus vite. On en recevait tant qu'on ne les sentait plus et nos chairs déchirées devenant insensibles aux verges, on nous arrosait d'eau de mer dont le sel, sur mille plaies vives, faisait office de fouet.

On ne nous rendait la paix qu'au moment de l'assaut qui se donnait avec une telle furie que je me croyais à chaque fois transporté en enfer. Quand nous étions tout près d'assaillir le navire, les barbaresques nous faisaient rentrer les avirons pour ne pas entraver l'abordage et, pour ne point gêner la bataille, nous faisaient coucher sous nos bancs.

Cela cependant ne nous mettait guère à l'abri et je ne connais pas d'attaque dont nous sortîmes indemnes. Ajoutez à cela que si des chrétiens parvenaient à notre bord pour s'y battre, par eux aussi notre sang coulait car ils ne nous voyaient pas ni n'entendaient nos cris et nous expédiaient comme les Sarrasins eux-mêmes. Galériens défunts ou moribonds étaient ensuite et sans cérémonie, jetés par-dessus bord. Je priais pour eux en tous ces instants et pareillement pour le pardon de leurs bourreaux !

Quand les bateaux s'accouplaient, à grands cris et clameurs les Maures se ruaient vers le pont ennemi et y décimaient tout ceux qui passaient à portée de leurs arcs, de leurs cimenterres ou de leurs poignards. En ces moments-là, rien ne les arrête ; ils méprisent la mort et ne la craignent pas pour eux. Ils ne marchent pas au combat, ils y courent tant est grande leur avidité et leur soif de richesses.

La bataille finie, le dernier survivant occis, ils chargeaient leur galère de tout ce qu'elle pouvait transporter ou bien escortaient le navire capturé vers quelque port qu'ils tiennent. Nos bras nous ont ainsi conduits vers Majorque et Ceuta et Melilla sur la terre qu'ils appellent Al-Maghrib. Au quai, il arrivait qu'on nous laissât tranquilles deux ou trois jours, sans pour autant nous déferrer. Au moins dormions-nous un peu mieux et les coups de fouet se faisaient-ils plus rares. Nous pouvions aussi, dans ces moments, parler un peu pourvu qu'on le fasse à voix basse. En ces instants de grâce, je priais pour que le cœur de nos tortionnaires s'ouvre à l'amour et je pleurais sur leurs péchés.

Ce temps là cependant ne durait guère et bientôt nous repartions vers la douce Provence pour y semer le feu, les pleurs, la désolation et la mort.

Je ne sais pas pendant combien de temps je fus tenu en cet état, mille ans me semble t'il !

Puis enfin vint le moment où la clémence de Dieu me toucha. Nous voguions depuis plusieurs jours sans rien voir qui soit à leur convenance. Les mahométans en étaient furieux et passaient sur nous leur colère et puis enfin hier, au lever du jour, on les vit s'agiter fébrilement. Ils couraient de dextre et senestre, gesticulant et hurlant comme quand ils vont combattre. Pour la première fois, ils chargèrent la bouche à feu qui est installée à l'avant de la galère. Ils l'utilisent peu car je les crois mal pourvus en poudre et ne s'en servent guère que pour l'esfreement.

A grands coups de fouet ils firent activer la cadence, la galère volait sur l'eau, piquant vers le rivage. Soudain, on nous fit rentrer les avirons et l'instant d'après, courant sur son erre, le bateau vint donner contre la plage où il s'immobilisa. Le canon tonna un seul coup puis les Turcs sautèrent sur le sable et entreprirent le sac de la bourgade, chose qu'ils affectionnent, sachant qu'ils y risquent moins que partout ailleurs. Les assauts de ces pauvres villages n'ont d'autre but que de razzier les jeunes hommes, femmes ou enfants qu'ils vendront comme esclaves. Ils ne s'embarrassent pas des vieilles gens ni des eshanchés qu'ils tuent sans pitié.

Nous étions, je crois, dans les parages D'Eyras car j'en avais reconnu la veille les salins. Couchés sous nos bancs, nous ne voyions rien de ce qui se passait au dehors mais nous entendions les pleurs, les râles et de sourds piétinements. Mon cœur saignait car j'entendais, aux cris et aux supplications, que c'était des Provençaux qui perdaient leur liberté ou leur vie. De lourdes et âcres fumées nous enveloppaient apportant les infectes odeurs d'incendie.

Bientôt, pleurs et hurlements cessèrent. Ils firent d'abord embarquer quelques malheureux prisonniers puis, à coups de fouet, nous remirent debout. Chose merveilleuse, on déferra quelques uns d'entre nous parmi lesquels j'étais. Quoique nous ayons grand-peine à tenir debout et à marcher, ils nous menèrent à terre et nous conduisirent de maison en maison pour y faire pillage de ce qu'ils nous désignaient et que nous ramenions à bord, pour l'essentiel de la nourriture mais aussi, hélas, les pauvres trésors de la chapelle.

Après plusieurs allers et retours, dans la frénésie de la razzia, nos gardiens relâchèrent un peu leur surveillance et à un moment je me retrouvai seul dans une cour. Je me glissai alors sous un fumier espérant échapper à mes geôliers.

Las, on s'aperçut bien vite de mon absence et on me chercha.

Quand ils me découvrirent, ils me frappèrent avec tant de haine et de hargne qu'ils me rompirent les os. La douleur me fit perdre le sens aussi ne sais-je ce qui se passa ensuite.

Quand je revins à moi, vous étiez là, agenouillé, priant à mon côté.

Sans doute me crurent-ils mort et pour ce m'abandonnèrent sur la plage. Seigneur, pardonnez-leur comme je les pardonne.

Si je ne suis pas encore mort, je le serai bientôt car je sens que mes forces m'abandonnent et que le froid du trépas me gagne. Je suis maintenant prêt à rendre mon âme au Père... Je vois déjà les frères qui m'ont précédé dans le trépas, ils m'attendent, ils m'appellent.... Confiteor ... Deo omnipotenti ... et vobis, ...fratres....» »

Je, Jehan de Cuers, moyne de Saint Victor de Marselha, ay mis en escript l'hystoire du dit Clément, moyne du Castellas, tenu en servitude par les barbaresques, telle qu'il me l'a racomptez après que je l'avois trouvé mourans sur la plage d'ung village proche Touloun que païens pillèrent le 3 février l'an de Jésus Christ mil cent soixante et ung.

Priez Dieu pour luy.

====O====



L'épée et son écuyer

Augustin

DE LA ROCHE SAINT ANDRÉ

25 mai, an 1031.

Aujourd'hui Calendau est tombé malade. Il a dû attraper ce mal en gardant les chèvres dehors hier soir, sous le mistral. Je l'ai couché sur sa paillasse et lui ai préparé une décoction à base de lavande et d'herbes, celle que le rebouteux m'avait recommandé de donner à Esterelle lors de sa maladie. Je n'ai pas grand espoir qu'il survive. S'il meurt lui aussi, je serai seul je me sens démuné. Je n'aurai plus de raisons de vivre. Tous ces sacrifices pour trouver de quoi le nourrir, tenir encore une année de plus. Il m'a dit tant de fois qu'il allait reprendre la ferme, la rendre prospère, me donner beaucoup de petits enfants. Tous ces rêves vont-ils disparaître ?

26 mai, an 1031.

Ce matin un chardonneret est venu chanter à la fenêtre de notre chaumière. Il semble venir d'un autre monde. Il est magnifique avec sa gorge blanche et son chant beaucoup trop joyeux pour s'accorder avec l'affliction dans laquelle je suis et le mal dans lequel se trouve mon fils. J'ai essayé de le chasser à coups de balais mais à chaque fois il revient. A cet instant encore où j'écris ces lignes, j'entends ses trilles entêtantes qui me poursuivent.

27 mai, an 1031.

L'oiseau chante encore et l'état de Calendau semble s'être amélioré. Il chante presque en continu. Son chant est si beau il me rappelle la douce voix d'Esterelle. Serait-ce elle qui est revenue sous cette forme ailée? Au moment où l'oiseau chantait, Calendau s'est écrié « Mamà », en se retournant dans son sommeil.

28 mai, an 1031.

Un homme est venu à la ferme me demander de l'eau afin de désaltérer son cheval. Pendant que l'animal buvait goulûment la langue pendante, l'homme écoutait le doux chant du chardonneret.

« Cet oiseau a le chant le plus pur que j'ai jamais entendu m'a-t-il dit. Le vicomte Aicard de Marseille, mon maître, le voudrait certainement pour enseigner ce chant si mélodieux aux jeunes oiseaux qu'il élève et posséder ainsi la volière la plus prestigieuse de tout le royaume des deux Bourgogne. »

Il m'a promis en échange une somme rondelette qui pourrait me mettre à l'abri du besoin pour quelques années. J'ai beaucoup hésité, mais si c'est au détriment de Calendau je ne peux l'accepter. Finalement j'ai refusé, arguant que l'oiseau allait peut-être guérir mon fils de sa maladie. Après avoir beaucoup insisté puis s'être rendu compte que je ne changerai pas d'avis l'homme est remonté en selle et parti dans un trot léger, il avait l'air furieux.

29 mai, an 1030.

L'oiseau a disparu, il ne chante plus à la fenêtre de Calendeau et l'état de ce dernier s'aggrave. J'ai touché son front, il était brûlant de fièvre. Je ne sais plus quoi faire. Je suis presque certain que c'est l'homme qui l'a volé pour son seigneur car je ne voulais pas le lui vendre.

30 mai, an 1031.

L'état de Calendau s'était encore aggravé ce matin. Il délirait. Tout me semblait perdu. J'étais désespéré. Je suis allé prier sur la tombe d'Esterelle, afin qu'elle m'aide, si elle le pouvait, à trouver une solution.

J'étais à genoux devant sa tombe, sous un olivier, dans un sentiment de désespoir profond. Le chant des cigales, auquel je ne prêtais jusqu'alors aucune attention, me sembla soudain devenir plus intense, plus oppressant. Un vent puissant se levait.

J'ai cru un instant qu'il s'agissait du mistral. Mais ce vent était beaucoup plus paisible, s'engouffrant dans les plis de mes vêtements, leur donnant un effet vaporeux. Il était doux comme Esterelle lorsqu'elle flânait dans une brise légère lors de nos promenades, laissant les mèches folles striduler son visage.

Les feuilles mortes voletaient autour de moi, je me rendis progressivement compte qu'elles ne flottaient pas d'une manière anarchique mais suivaient une direction, me l'indiquant comme une flèche. Je suivis ce mouvement et me trouvai entraîné par ces feuilles tournoyant autour de moi en sarabande. Cela me mena à un petit monticule à la périphérie du cimetière, presque absorbé par un bouquet d'arbres. Je trébuchai sur quelque chose et faillis m'étaler de tout mon long. Je regardai et vis quelque chose de rouillé qui sortait de terre, je crus d'abord qu'il s'agissait de la croix d'une tombe ancienne, mais elle me parut étrange. Je me penchai pour mieux l'examiner, il s'agissait d'une épée.

J'ai alors posé mes doigts sur la poignée de l'arme. Le cuir est usé, presque disparu. La garde est plus courte que ce qu'il se fait actuellement en matière d'épée, du moins celles que j'ai vues chez le forgeron. Une rouille fine la recouvre mais c'est tout, elle semble mystérieusement avoir été préservée. Elle doit dater d'au moins une ou plusieurs centaines d'années... Je m'emparai d'elle et soudain ressentis des émotions qui m'étaient jusqu'alors étrangères : *Colère ! Haine ! Vengeance !* Je me suis senti investi de tous les sentiments d'un guerrier authentique, moi le pauvre paysan... J'avais en moi, inébranlable, la volonté de ne pas me laisser faire et d'agir autant qu'il m'était possible pour ne pas laisser mon fils mourir. Dès que je touche la garde de cette épée je ressens de nouveau cette volonté inflexible et ce courage. L'épée à la main je me crois prêt à affronter le vicomte et tous ses soldats s'il le faut. Je récupérerai l'oiseau et sauverai mon fils !

31 mai, an 1031.

J'ai confié Calendau à mes voisins. La femme m'a promis qu'elle prendrait soin de lui autant qu'elle pourrait. J'ai pris avec moi toutes mes économies bien que je sache que ce soit bien trop peu pour racheter l'oiseau, on ne sait jamais si je parvenais à trouver une solution pacifique...

J'ai aiguisé l'épée et ôté la rouille qui la recouvrait, je la porte cachée dans une toile de jute afin de ne pas me faire remarquer.

Je me suis mis en route ce matin, vingt lieues me séparent du château de Trest où, d'après ce que j'ai entendu dire, loge en ce moment le vicomte Aicard. J'ai marché toute la journée m'appuyant sur un bon bâton en noyer, celui que m'a laissé père avant de mourir.

J'ai d'abord longé les terres de l'abbaye de Montmajour. Cela m'a remémoré l'époque où j'y étais novice, avant que je me rende compte que là n'était pas ma vocation et que je rencontre Esterelle.

J'ai ensuite suivi les marais puis ai atteint la forêt. Ce n'est pas le chemin le plus sûr en ces temps troubles mais je n'ai pas le temps de la contourner, les heures me sont comptées si je veux espérer sauver Calendau. Je viens de faire halte, c'est à la lueur du feu que je viens d'allumer que j'écris ces quelques lignes pendant que mon repas cuit.

Ensuite je m'entraînerai avec l'épée. Je ne sais pas si je parviendrai à m'en servir pour tuer quelqu'un. Je n'en ai jamais maniée mais ça ne doit pas être beaucoup plus compliqué à manipuler qu'une faux pour couper le blé ou la lavande.

1er juin, an 1031.

Je profite de la pause de midi pour coucher sur ce parchemin ce qui s'est passé hier soir. J'étais auprès du feu, en train de faire cuire ma potée de fèves. Soudain j'entendis des craquements. Levant la tête, je vis un homme qui s'approchait, lance brandie.

Deux autres hommes surgirent des buissons attenants. L'un armé d'une faucille, l'autre d'une courte-lame. La lueur des flammes rendait leurs silhouettes incertaines, leurs visages terrifiants.

- Bouge pas mon mignon !... Dit le premier.

-Ne brandille pas d'une filochette ! Ajouta le second.

- Ne loche pas d'une brindille ! Renchérit le troisième.

Le premier reprit :

- Cette forêt est notre territoire, si tu veux sortir vivant il va falloir...le monnayer.

Ma main se coula vers mon épée que j'avais placée à côté de moi sous sa toile.

L'homme à la faucille perçut mon mouvement.

- Oh mais c'est que t'as une épée, mon tout beau. Fais attention tu pourrais te blesser ! Sors-la du fourreau et jette-la par terre !

Les autres brandirent leur arme de façon menaçante. Au fond de moi je savais qu'il avait raison, je n'avais aucune chance contre eux. Je me rendis alors compte de la vacuité de mon projet. Je n'avais aucune chance de récupérer l'oiseau par la force contre les soldats du baron ni assez d'argent pour le racheter. La situation était désespérée depuis le début et je ne m'en rendis compte seulement à l'instant. Calandau était perdu, j'aurai dû rester auprès de lui pour lui tenir sa main et éponger son front lors de ses derniers instants comme tout père digne de ce nom l'aurait fait.

Résigné je pris alors l'arme entre le pouce et l'index et allai la jeter par terre.

Prends-la dans ton poing ! Dit une voix dans mon esprit. Machinalement, répondant promptement à cette imprécation sans m'en rendre compte, je fis un mouvement de poignet, la lame d'en bas passa en haut, la poignée glissant dans ma paume.

Et maintenant droit au cœur !

C'est comme si une force me soulevait de terre. En un seul bond, d'assis je me retrouvai debout et mon épée comme si elle me guidait vint percer la poitrine de l'homme-faucille. Il s'écroula.

Le second mit une demi-seconde à réagir, lame à la main !*Baisse-toi !* Il fendit l'air à l'horizontale, pensant me trancher la tête, ne rencontra que le vide car je m'étais accroupi.

Maintenant redresse-toi et frappe, de gauche à droite ! J'obtempérai. Le sang jaillit, je le découpai en transversale. Il tomba en deux morceaux sur le sol.

Comment cela s'est fait est difficile à décrire. Les pensées fusaient dans ma tête me donnant les bonnes indications au bon moment et aussitôt je parvenais à les mettre en application. Il n'y avait pas de latence entre le moment où j'entendais cette voix dans ma tête et le moment où j'agissais. Cela aurait été différent si la voix était venue de l'extérieur et je n'aurais pu réagir à temps. Cette voix venait vraiment du fond de mon esprit, comme une pensée.

Il n'en restait plus qu'un, celui à la lance, il restait caché derrière elle, tremblotant, il avait trop peur pour s'enfuir, seule son arme lui donnant du courage.

Il n'a aucune chance, vas-y transperce ! Une haine et une rage de tuer s'empara de moi. Je me ruai vers lui en beuglant, il parvint à dépasser sa paralysie et s'enfuit à toutes jambes. J'aurais pu le laisser partir mais je ne voulais pas, je voulais qu'il meure. Lui faire payer son impudence.

L'épée fusa de mes mains. Elle continua sa trajectoire, toute pointe devant, poursuivant l'homme à la lance qui n'en portait plus. Elle le rattrapa. Le transperça. Il s'écroula en un gargouillis de sang. Je me redressai et observai les trois cadavres sanguinolents. J'étais là, en sueur, le souffle court, l'œil hagard, au milieu de ceux que j'avais tués.

Était-ce moi qui avais fait cela ? Je n'en revenais pas. Et la rage qui m'habitait l'instant d'avant ? Je ne la ressentais plus. Je ne comprenais pas ce qu'il s'était passé. En temps ordinaire je n'aurais jamais tué quelqu'un de désarmé qui fuyait. D'ailleurs en temps ordinaire je n'aurais tué personne. Tendre la joue gauche quand on me frappe sur la droite est ma façon de voir les choses et en l'occurrence la peine me semblait disproportionnée par rapport au préjudice.

Je repris tout de même mes esprits, il fallait agir rapidement, il risquait d'en venir d'autres. Je me rapprochai de l'homme que je venais de tuer. Il ne respirait plus, l'épée l'avait traversé au niveau du cœur. Je la pris par la poignée.

Quel maladroit tu fais, tu as failli le laisser s'échapper !

Encore cette voix, et cette rage. L'épée manqua de glisser de mes mains.

Eh, ne me fait pas encore tomber ! Et ce n'est pas comme ça qu'il faut faire. Mets tes doigts plus hauts. Ton pouce juste en dessous de la garde ! Comme ça c'est mieux.

J'ai obtempéré sans réfléchir, abasourdi.

-Qui... qui me parle ?

Parle pas tout haut, jouvenceau, heureusement que tu es dans une forêt déserte sinon les gens pourraient croire que tu entends des voix !

-Ben... je fais comment alors ?

Pense dans ta tête, ça suffira, tant que tu me tiens, je t'entendrai et tu m'entendras...

-Tu...tu es l'épée ?

-Bien sûr... Et dis-moi« vous », petit être de la bouse ! Ne crois pas que parce que tu me tiens en main tu puisses te permettre de me tutoyer !

-Tu...euh... vous... vous êtes une épée et vous me parlez ?

Oui... Et pas n'importe quelle épée mon bon !... J'ai appartenu au roi des Ostrogoth, Théodoric le Grand et c'est grâce à moi qu'il a pu faire toutes ses conquêtes, l'Italie, la [Pannonie](#), la [Dalmatie](#) et la Rhétie ainsi que cette région insignifiante où j'ai fini par échouer qu'est la Provence.

-Mais alors... La tombe sur laquelle je t'ai trouvée était celle de Théodoric le Grand ?

Bien sûr que non, j'ai été dérobée dans son mausolée cent ans après sa mort et le voleur m'a fait enterrer avec lui, me forçant à subir son corps pourrissant toutes ces années. Heureusement tu m'as libérée et pour ça je voudrai te récompenser. J'ai vu dans ton esprit la détresse dans laquelle tu es. Tu n'es qu'un pauvre paysan mais j'ai décidé de t'aider. Grâce à mon aide tu peux devenir un puissant guerrier, capable de récupérer ton oiseau par la force pour sauver ton fils. Et plus que le sauver, tu peux lui donner un avenir. Déposer les vicomtes de Marseille, prendre leur place et affronter le Comte de Provence et pourquoi pas devenir Comte à ton tour. Et pourquoi encore ne pas destituer le Roi de Bourgogne et prendre son trône ? Puis affronter le Roi des Francs et gouverner son royaume à ton tour ? J'ai été l'épée d'un conquérant, je connais tous les rouages de la guerre, je peux t'apprendre tout ce que je sais si tu me témoignes assez de déférence. Je serai ton épée et tu seras mon écuyer !

Je ne savais que répondre à ce discours. Afin de noyer le poisson, je demandai :

-Comment je...tu...dois vous appeler ?

J'ai été baptisé(e) par mon maître du nom d'Aganswaard en langue des goths, ce qui en langue d'oc donnerait Jinjarrotremor. On peut m'appeler seulement Jinjarro sauf que pour toi ce sera Maître Jinjarro.

Alors que j'écris ces lignes, mes mains font trembler la plume, je crois qu'elles ne cesseront jamais de trembler. Ces mains qui ont servi à prier, à faire mon travail de copiste lorsque j'étais moine, à labourer la terre, à aimer ma femme et mon fils. Ces mains ont pris des vies. Et je ne sais pas quoi faire.

Cette épée peut me donner le pouvoir de prendre le contrôle de la Provence, le pouvoir en soi ne m'intéresse pas mais cela me donnerait la possibilité de donner les meilleurs médecins à Calendau et de lui assurer un avenir prospère. Mais pour cela je devrais continuer à tuer.

2 juin, an 1031.

Je vais à présent conter par écrit la fin de cette aventure. Dans la matinée j'ai contourné successivement le château de Vernègues. Je savais que ce château ainsi que ceux de Salon et de Saint-Chamas appartiennent aux vicomtes de Marseille. Cela m'a fait réfléchir à la proposition de Jinjarro. Si je le voulais, si bien sûr il pouvait m'accorder cette puissance, je pourrais conquérir toute cette région, posséder ces trois châteaux, en plus de celui de Trets, une fois le chardonneret récupéré je pourrais créer une nouvelle dynastie. Cela m'a beaucoup fait réfléchir et m'a occupé tout le long du chemin, je n'osais pas toucher à Jinjarro de crainte qu'il n'influence mes réflexions.

Nous sommes arrivés en vue du château de Trets en début d'après midi. Nous l'aperçûmes en haut de sa colline bien avant d'arriver à ses pieds.

Dans le village en contrebas, il y avait tous les préparatifs d'une fête à laquelle bien sûr je n'étais pas invité. Des fanons pendaient à toutes les fenêtres, les villageois avaient revêtu des habits bigarrés. Apparemment un tournoi se préparait en l'honneur du jeune Comte de Provenece, Fouques-Bertrand, qui venait visiter ses alliés le lendemain.

J'arrivai aux portes du donjon et m'approchai du portier. Avant qu'il n'ait eu le temps de réagir, j'avais dégainé Jinjarro et commencé à tailler l'ennemi en pièces, bras et jambes voltigeant. Aussitôt l'alerte était donnée, mais avant qu'ils n'aient eu le temps de fermer la herse, j'étais déjà à l'intérieur de l'enceinte et commençais à massacrer tout le monde. Je tranchai la tête du Vicomte et m'enfuyait avec l'oiseau, non sans avoir réclamé ma suzeraineté sur tous les territoires des vicomtes de Marseille.

C'est du moins ce que Jinjarro aurait voulu que je fasse et c'est sans doute ce que j'aurais fait sous son emprise si j'avais dégainé. Mais j'ai laissé l'épée là où elle était, camouflée dans mon barda.

Je dis à la sentinelle :

- Bonjour je souhaiterais parler au vicomte Aicard, j'ai à m'entretenir avec lui d'une grave affaire.

La sentinelle, avisant mes vêtements loqueteux me regarda d'un air soupçonneux. Mais finalement il alla transmettre ma demande. Les villageois rencontrés à qui j'avais demandé quelles étaient les dispositions du vicomte en règle générale m'avaient répondu qu'il se donnait toutes les apparences d'un seigneur juste et recevait quiconque voulait faire appel à sa sagesse. Peu après je me retrouvai dans une salle au plafond haut dont la moitié était occupée par une grande volière dans laquelle une centaine de chardonnerets aux tailles et aux couleurs différentes s'ébattaient. En un coup d'œil je repérai le « mien », avec sa gorge immaculée, tout comme j'avais tout de suite repéré Esterelle au milieu d'une trentaine de jeune fille lors du bal de village à notre première rencontre.

Le vicomte me considérait, assis nonchalamment sur un confortable fauteuil en bois orné de tapisseries. Il était vêtu d'habits légers, sa courte barbe taillée en pointe. Je lui exposai mon affaire sans rien omettre.

- Un de mes hommes m'a en effet ramené un oiseau au chant extraordinaire, il m'a dit l'avoir capturé dans la nature, aucunement être venu le prendre à autrui.

- En soi votre homme ne ment pas, lui répondis-je, l'oiseau chantait sous ma fenêtre il ne m'appartenait pas. Seulement son chant était si beau qu'il contribuait à guérir mon fils qui est très malade et maintenant que l'oiseau est parti, il est en train de mourir. S'il vous plaît, je voudrais sauver mon enfant.

- J'entends bien mais cet oiseau a un chant magnifique et je comptais l'offrir au Comte de Provence. Cela me permettra à la fois de m'attirer ses faveurs et en même temps de nous émanciper mes frères et moi, de nous soustraire un peu plus de sa domination. Car le temps n'est plus celui de Guilhem le Libérateur, chaque seigneur de Provence s'émancipe de la tutelle du comte et crée sa propre dynastie. Moi et mes frères ne voulons pas être en reste. Ce tournoi et cet oiseau me permettraient d'annoncer notre volonté de nous éloigner de sa tutelle tout en conservant de bonnes relations avec lui. Je ne peux m'en séparer sans compensation, sans quelque chose qui me permette d'atteindre les mêmes buts. Nous n'avons pas les moyens de montrer une force militaire supérieure à la sienne, aussi c'est par ce cadeau que je cherche à atteindre ce but.

Cela me sembla étrange qu'il prenne ainsi le temps d'expliquer ses objectifs à un humble manant et qu'il ne m'ait pas déjà fait jeter dehors. Cela était peut-être lié à l'atmosphère bienfaisante créée par le chant de tous les oiseaux présents qui semblaient s'être organisés en une sorte de chœur dont l'harmonie était presque parfaite. Le chant de l'oiseau à gorge blanche les surpassait tous et semblait les encourager à s'améliorer encore.

- J'ai peut-être quelque chose pour vous, répondis-je.

Je sortis Jinjarro de la toile de jute dans laquelle elle était enroulée. Bien que je ne la tinsse que par le fourreau je ressentais à son contact des envies meurtrières, je voyais toutes les manières avec lesquelles je pourrais prendre la vie du vicomte avant que les gardes aient eu le temps de réagir et la manière de me débarrasser d'eux également. Je ne retenais mes pulsions qu'à grande peine. J'arrivai quand même à m'expliquer :

- Voici l'épée de Théodoric le Grand, avec elle vous serez peut-être en mesure de gagner votre indépendance, de conquérir toute la Provence ou quoique ce soit que vous voudrez, si vous le souhaitez, laissez-moi vous exposer en détail comment cela est possible...

A présent je rentre chez moi avec l'oiseau, soulagé. Je vais peut-être pouvoir sauver mon fils. Le vicomte m'a en plus donné suffisamment d'argent pour vivre un certain temps. Il m'a également proposé une cage mais j'ai refusé, l'oiseau voyage librement sur mon épaule. De temps en temps il s'envole, volète à quelques mètres puis vient se reposer de nouveau près de moi, ses petits pas me font l'effet d'une caresse.

Son chant m'emplit d'espoir et d'une joie qui serait presque parfaite si je n'avais pas également au fond de moi une sorte de honte. A cause de Jinjarro, la région risque de nouveau d'être mise à feu et à sang. Les guerres vont reprendre. Mais est-ce uniquement ma faute, les germes de la guerre ne sont-ils pas dans les hommes avant d'être dans les armes qu'ils brandissent. Car ne sont-ce pas eux qui les créent ?



*Les quatre maillons
de la chaîne*

Corinne CURT

Vendredi 7 juin 1478

Alix est passée me voir à l'atelier ce matin. Lorsqu'elle a franchi le pas de la porte, mon apprentie Flore me montrait son ouvrage avec fierté : elle était parvenue à piquer des petits points très réguliers sur son boutis d'exercice. Elle était fin prête pour apprendre la technique de méchage avec le maniement de l'aiguille de buis à deux chas. Tout en souriant à Alix, j'ai pris le temps de féliciter mon apprentie et lui ai demandé de refaire ce travail sur une étoffe de satin, plus fine. Elle passera ensuite à des tentatives sur du tissu de soie, plus délicat et plus coûteux, avant de débiter des ouvrages simples pour des clients.

J'ai rejoint Alix et nous avons discuté, devant l'atelier, profitant de la douceur printanière. Nous avons pris des nouvelles l'une de l'autre ainsi que de notre famille respective. Nous connaissons depuis toujours. Nous avons toutes deux 20 ans et enfants, avons vécu dans le village d'Allauch. Les voisins disaient de nous : « Alix et Lilou, les inséparables ! ». Nous sommes à présent installées à Aix-en-Provence et travaillons dans le domaine du textile. Elle est en effet dentellière tandis que je suis boutisseuse. J'ai appris mon métier dans différentes maisons d'Aix et de ses environs, bénéficiant d'une formation rigoureuse par quatre maîtres très exigeants. Deux d'entre eux étaient provençaux, les deux autres, siciliens, m'ont initiée au trapunto. Cet apprentissage auprès de différentes maisons me permet, depuis que j'ai ouvert mon atelier il y a deux ans, de proposer des jupons originaux attirant une clientèle aisée d'Aix et de ses environs. Pour répondre à cette demande, j'ai embauché l'an dernier deux ouvrières qualifiées : Gisla et Mahaut ; Flore nous a rejointes plus récemment.

Alix m'a confié qu'elle me rendait visite pour le plaisir de discuter ensemble mais également pour que je l'aide à résoudre une énigme ! Amusée, je l'ai regardée pensant qu'elle me taquinait. Elle a enchaîné d'une voix grave qu'il était important que je l'écoute et a commencé son récit. L'une de ses voisines, Isabeau, est une ancienne blanchisseuse qui a travaillé dans des châteaux et bastides des environs. Cette malheureuse n'a plus aucune famille, celle-ci ayant été décimée par les épidémies de peste, les maladies infantiles, les mauvaises rencontres ou encore les accidents dans les champs. Mon amie m'a indiqué que, depuis plusieurs mois, elle prenait soin de cette vieille dame seule, qui commençait à avoir de plus en plus de pertes de mémoire. Alix lui apporte nourriture et surtout affection. L'ancienne blanchisseuse venait de lui confier un jupon en boutis avec une mission tout à fait étrange : selon les dires d'Isabeau, Alix devait trouver « le maillon suivant de la chaîne grâce au jupon ». La vieille dame avait insisté en expliquant que cette quête était essentielle car elle devait absolument tenir la promesse faite 10 ans plus tôt. J'ai écarquillé les yeux devant la bizarrerie de l'histoire. En me suppliant du regard, Alix m'a tendu le boutis pour que je l'examine. Pour lui faire plaisir, j'ai pris le vêtement entre les mains en lui disant que je ferais de mon mieux pour l'aider à remplir cette mission.

Le jupon en satin m'a paru neuf ou en tout cas peu porté. Sa confection m'a surprise par les broderies très soignées, les points particulièrement réguliers et petits, les reliefs très marqués. Cette pièce avait logiquement au moins 10 ans et si elle était locale, elle avait été créée dans les premiers temps de l'arrivée de la technique en Provence. Je me suis alors penchée sur les différents symboles brodés sur le boutis, pensant en apprendre plus sur sa propriétaire. Ceux-ci ont en effet des significations précises et peuvent raconter une histoire plus ou moins heureuse : un cœur pour l'amour, des fleurs pour la beauté, un olivier ou une colombe pour la paix, une grappe de raisin pour la prospérité, des angelots pour une vie comblée, un cyprès pour un deuil, ou encore un hibou pour indiquer un mal-être.

Toutefois, ce boutis comportait des symboles que je n'avais jamais vus auparavant. Ceci rendait le jupon original et intrigant. Une cliente est entrée à ce moment-là dans mon échoppe. J'ai donc proposé à mon amie de conserver le vêtement jusqu'au lendemain : je lui ai promis de consacrer du temps au déchiffrement, dès que je le pourrais, pour que nous puissions tenter de découvrir un indice nous menant vers le deuxième maillon.

Ce soir après avoir fermé la boutique et rejoint mon logement, j'ai minutieusement observé les broderies. Cinq motifs végétaux différents se répètent. Sauge, verveine, romarin et souci sont disposés en carré : la sauge au dessus du romarin et la verveine au dessus du souci. Cela m'a fait penser à un jardin de simples, indispensables pour soigner différents maux. Le cinquième motif, décalé d'un pouce dans la longueur par rapport au carré, est constitué de trois feuilles d'herbe du foie. Il m'a rappelé le blason de certains seigneurs de Trets. Je me suis dit que le mieux était de commencer la recherche dans le jardin de cette ville. Nous devons justement livrer un boutis la semaine prochaine à la Dame du Château.

Mercredi 12 juin 1478

Lundi dernier j'ai retrouvé Alix chez elle et lui ai fait part de mes déductions. Elle m'a indiqué que sa voisine n'avait pas pu lui fournir d'autres éléments mais m'a encouragée à glaner quelque information dans le jardin du Château de Trets.

Ce jour, j'ai fait le trajet jusqu'à Trets avec Gisla. Heureusement, les pluies de la veille s'étaient arrêtées et partant à prime, nous avons cheminé sous un beau ciel bleu. Le soleil commençait à annoncer l'été. Nous avons franchi les remparts par la Porte de Saint Jean, puis nous sommes dirigées vers l'imposante masse du Château des Remparts où nous avons déposé le jupon. La dame du Château était très contente du travail réalisé. Avant de la quitter, justifiant vouloir m'inspirer de la nature pour de prochaines créations, je lui ai demandé l'autorisation de me rendre dans le jardin, ce qu'elle a accepté. J'ai proposé à Gisla de m'attendre un moment à l'ombre de grands arbres. J'ai alors emprunté le pont qui enjambe les fossés pour parvenir au grand jardin. J'ai commencé à parcourir les allées de ce lieu, en cherchant le carré des simples. J'ai longé le carré des potagères puis des ornementales admirant les couleurs des plantes et des fleurs en cette fin de printemps. Tournant à gauche, j'ai trouvé ce que je cherchais. Les variétés représentées sur le boutis étaient bien sûr là, mais également thym, millepertuis, lys fenouil et autres plantes qui entreraient dans la fabrication d'onguents ou de potions. J'ai observé avec attention les différents végétaux depuis plusieurs points de vue, de près puis en m'éloignant. Mon manège a duré quelque temps et je commençais à désespérer de trouver le moindre indice qui pourrait m'aider à résoudre le mystère. Concentrée sur ma tâche, le jardinier m'a fait sursauter en arrivant à mes côtés. Nous nous sommes mis à rire, lui me disant qu'il n'avait jamais vu quelqu'un aussi intéressé par ses cultures ! J'ai décidé de lui raconter, dans les grandes lignes, ce qui m'amenait dans son jardin. Il m'a avoué ne pas pouvoir vraiment m'aider mais m'a proposé de rencontrer l'ancien jardinier qui lui, le pourrait peut-être. Sur ses indications, je me suis rendue sur la place de l'Eglise.

Tailleurs de pierre et ouvriers s'affairaient à la construction du clocher de Notre Dame de Nazareth. Trois anciens étaient assis sur un banc sous un grand platane. L'un d'eux m'a confirmé être l'ancien jardinier du Château des Remparts. Je lui ai expliqué en deux mots les raisons de ma venue. Il m'a priée de l'aider à se mettre debout, voulant faire quelques pas pour soulager son dos fatigué. Nous nous sommes un peu éloignés.

Bouleversé, le vieux monsieur s'est mis à parler. Il m'a expliqué qu'il espérait tant le moment où quelqu'un viendrait le voir avec des questions sur le boutis et qu'il craignait ne pas pouvoir vivre ce moment étant donné son grand âge. Ma visite lui procurait donc un grand bonheur. D'abord étonnée, j'ai juste après ressenti une grande joie à l'idée que je ne faisais visiblement pas fausse route ! Il m'a indiqué que nous devions aller chez lui à présent mais qu'il fallait qu'il voie le boutis de ses yeux. Nous sommes donc passés le récupérer auprès de Gisla. En le découvrant, les yeux de l'ancien jardinier se sont illuminés. Nous sommes ensuite allés dans son logement près de la Porte de Pourrières. Il a ouvert un meuble duquel il a sorti un petit coffret en bois gravé, peint dans un rouge clair. J'ai déjà vu des boîtes de voyageur, mais celles-ci sont en général en bois brut, plus ou moins précieuses. La serrure en fer forgé était classiquement ouvragée selon un motif floral. Il me l'a tendue solennellement m'annonçant que j'avais ainsi le deuxième maillon de la chaîne et qu'il m'en restait deux autres à découvrir. Je l'ai remercié puis ai pris congé, lui promettant de le tenir informé lorsque je serais parvenue au bout de la quête.

Dimanche 16 juin 1478

Vendredi soir dernier, j'ai rencontré Alix et l'ai mise au courant de mes avancées. Nous avons ensuite tenté de trouver ce que la boîte pouvait dissimuler. Il n'y avait rien à l'intérieur. Nous avons examiné méticuleusement l'extérieur sous toutes ses coutures mais n'avons malheureusement pas découvert de cachette secrète comme il peut en exister sur ce type de coffret. Cependant, à force de tourner la boîte dans tous les sens à la lumière des chandelles, il a semblé à Alix qu'elle distinguait quelque chose. J'ai pensé que son esprit lui jouait des tours tant elle voulait avancer dans la résolution du mystère. J'ai alors eu l'idée de demander à mon voisin médecin s'il était possible qu'il nous prête un instant ses besicles afin de grossir les caractères. Armées de cet instrument, nous avons effectivement discerné qu'était inscrit, sur le fond de la boîte, pas plus grand que des pattes de mouche, ce qui nous sembla être le nom de Rousset. Nous nous sommes mises à danser toutes les deux tant nous étions contentes de découvrir un nouvel indice ! Mais une fois notre première joie passée, nous avons compris que nous n'étions pas au bout de nos peines car que nous fallait-il chercher dans ce village ? Nous avons décidé de remettre nos réflexions au lendemain.

Au cours de la nuit, j'ai dormi d'un sommeil perturbé, rêvant à des champs de fleurs qui grossissaient puis diminuaient. Au réveil, j'ai mis ceci sur le compte de ma visite dans le jardin de Trets quelques jours auparavant et de l'influence de la pleine lune. Je déjeunais, encore dans mes rêves de la nuit quand j'ai aperçu la serrure de la petite boîte et j'ai compris : mon esprit avait fait le lien, je pensais savoir que je devais chercher à Rousset.

Ainsi, avec Alix nous sommes aujourd'hui parties à la recherche d'un cultivateur de crocus : la serrure du coffret avait été dessinée pour imiter cette fleur. Je connaissais bien cette plante car enfant, j'avais assisté à la délicate cueillette de ses étamines pour la fabrication de l'odorant safran. Afin de ne pas partir totalement à l'aventure, j'ai interrogé Mahaut qui a de la famille dans ce village. Elle m'a confirmé que trois paysans cultivent le crocus sur ce village et m'a indiqué où les trouver. Comme nous étions dimanche, nous étions à peu près sûres de les trouver chez eux cet après-midi. Arrivées sur place, nous nous sommes faites passer pour de potentielles acheteuses. Le premier paysan, installé depuis peu, ne pouvait pas détenir le maillon suivant. Je portais la boîte bien en évidence pour rencontrer le deuxième paysan, mais celui-ci ne manifesta aucune émotion.

Nous sommes reparties et avons tenté notre chance auprès du dernier paysan qui ne cultivait plus de crocus mais ne sembla pas plus reconnaître la boîte. Nous étions désespérées, bloquées dans la résolution de l'énigme. Devant notre mine déconfitée le paysan a pensé que nous étions déçues de ne pas avoir pu acquérir la précieuse épice. Il nous a donc indiqué que nous pourrions trouver notre bonheur le mardi, jour de marché à Rousset. Il nous faut donc patienter jusque là.

Mardi 18 juin 1498

J'ai le nouvel indice ! Je l'ai récupéré après le marché de Rousset auprès d'un métayer, Adelin, qui était jusqu'il y a quelques années effectivement cultivateur de crocus mais se consacrait maintenant à l'entretien d'un verger. Il a tout de suite reconnu la boîte et m'a demandé la voix un peu tremblante de l'attendre à la fin du marché. Il m'a alors fait raconter l'histoire du début et fait préciser le prénom de la lingère. Une fois ces vérifications faites, ému, il m'a confié une chandelle neuve, ainsi qu'une petite fiole. En ouvrant cette dernière, j'ai reconnu l'odeur caractéristique d'une eau aromatique de rose. Par chance, la forme de la fiole m'est familière : elle provient d'une distillerie que je connais bien car je passe devant l'étal de ses exploitants lors du marché du jeudi à Aix. Je m'y arrête d'ailleurs souvent, attirée par les odeurs délicates ou profondes que les eaux aromatiques libèrent. La petite fabrique de Romary et Emma est située dans le massif de la Sainte Victoire et produit des eaux de rose, lavande, thym et romarin à partir de plantes macérées dans de l'eau de vie. Ils ont repris le négoce des parents de Romary il y a trois ou quatre ans. Je vais donc tenter ma chance auprès d'eux en espérant qu'ils puissent m'aider à poursuivre le décryptage de cette énigme : la fiole a été remise à Adelin 10 ans auparavant et les parents de Romary sont décédés il y a deux ans. Peut-être serons-nous alors dans une impasse ? La chandelle dont la fabrication semble tout à fait classique ne nous a rien suggéré de particulier.

Jeudi 27 juin 1498

J'ai rencontré Emma et Romary jeudi dernier. Après avoir discuté de leur récolte et de leur production du printemps, je les ai ensuite informés de l'objet précis de ma visite, avec un maigre espoir d'avoir une réponse cette fois-ci. Ils m'ont regardée tous les deux l'air incrédule et je me suis dit que non seulement je n'aurais pas de réponse mais qu'en plus, ils devaient douter de ma santé mentale. Mais non ! Ils m'ont très rapidement expliqué que leurs parents leur avaient effectivement parlé d'une visite qui se produirait un jour, ils l'espéraient et qu'ils devraient remettre à la personne qui les interrogerait, un petit parchemin. La personne devrait obligatoirement présenter un boutis, un petit coffret en bois, une chandelle et la fiole d'eau de rose de leur fabrique. Emma et Romary m'ont dit qu'ils n'en croyaient pas leurs oreilles. Ils pensaient en effet que tout ceci n'était qu'une légende issue de l'imagination ou d'une croyance de leurs parents. Par respect pour eux, ils avaient conservé précieusement le parchemin. Ils m'ont promis qu'ils le chercheraient et me le feraient passer le jeudi suivant, soit aujourd'hui. Restait à voir où ce document nous mènerait.

Et ils ont tenu parole. Alix et moi avions le cœur qui battait la chamade. Qu'allions-nous découvrir sur ce parchemin ? Peut-être une adresse afin de remettre les différents objets à leur destinataire ? Ces objets hétéroclites n'ont pas une grande valeur marchande mais sûrement une grande valeur sentimentale compte tenu du mal que s'est donné la personne à l'origine de cette chasse au trésor.

Nous avons donc ouvert le parchemin et découvert quatre symboles : un pot à cuire, une paire de ciseaux, une fibule plus la fiole d'eau de rose qui était barrée... Nous avons eu un moment de découragement : cette recherche était émaillée de moments d'excitation lorsque nous parvenions à avancer d'un pas mais était assurément compliquée par moment. Que fallait-il comprendre ? Visiblement, la fiole ne nous était plus d'aucune aide. Trois symboles dessinés et trois objets. Nous avons cherché à relier les symboles aux objets. On pouvait relier les ciseaux au jupon, peut-être la fibule également pour la décorer, mais que faire du pot ? Et que devenaient la chandelle et le coffret ?

Faute de meilleure idée, nous avons décidé que j'allais démonter le jupon avec les ciseaux puisque c'était le lien le plus logique que nous ayons trouvé. Je pourrai de toutes façons ensuite remonter le vêtement. J'ai alors attaqué le démontage, de manière précautionneuse afin de ne pas abîmer les étoffes. Au bout d'une heure environ, quelque chose est tombé sur le sol. Captivées, nous nous sommes arrêtées de respirer. J'ai saisi délicatement entre mes mains un petit bout de parchemin carré d'environ deux pouces par deux pouces qui était prisonnier entre les épaisseurs de tissu. Il semblait représenter une carte mais on ne distinguait que la moitié des écritures, et des dessins tronqués à la limite du carré. Nous avons alors compris que les trois symboles expliquaient comment récupérer des indices à l'intérieur des trois objets. Le pot permettait de faire fondre la bougie et il devait y avoir une cache secrète dans la boîte que nous pourrions ouvrir avec la fibule. La fonte de la chandelle a révélé en effet une autre partie de la carte. La boîte nous a donné plus de difficulté mais nous avons finalement remarqué un minuscule orifice permettant d'accéder à une cachette secrète dans le couvercle. S'y trouvait un troisième quart de la carte ainsi qu'une courte missive. Nous savons à présent où et à qui apporter les objets ainsi que les bouts de carte.

Dimanche 30 juin 1478

Alix et moi nous sommes dirigées vers les terres rouges du village de Châteauneuf où logiquement le mystère prendrait fin. Plus précisément, nous nous sommes rendues dans un hameau appelé Cardeline, du nom de ce charmant petit oiseau à l'œil entouré de rouge qui picore les chardons au cours de l'été. Nous avons passé deux bastides entourées de champs de froment qui avait bien blondi, de champs de vigne et d'oliviers encore jeunes, ainsi que de petits troupeaux de moutons. Notre parcours s'est arrêté devant la bastide suivante. Nous avons frappé à la porte. Une dame d'une quarantaine d'années nous a ouvert et a fondu en larmes à la vue du coffret et du jupon que nous avions décidé d'apporter en plus des bouts de carte. Odile, tel est son nom, nous a faites entrer et nous a serré les mains très fort, en nous expliquant qu'elle était émue et ravie de nous recevoir. Elle a appelé un jeune homme d'une quinzaine d'années. Gautier nous a saluées puis nous nous sommes tous quatre assis.

Les sanglots d'Odile ont repris en voyant les bouts de carte. Elle nous a assuré que c'étaient des larmes de joie et a commencé à raconter l'histoire qui nous avait menées jusque chez elle. Quinze ans auparavant elle travaillait, à Mimet comme nourrice chez un maître verrier, Alevisio, d'origine ligure. Son savoir-faire et des secrets de fabrication lui permettaient d'obtenir des objets d'une extrême délicatesse et de couleurs très originales. L'artisan était arrivé vers 1460 et avait bénéficié d'un acte d'habitation de la part du seigneur de ce village abandonné qu'il cherchait à repeupler. Alevisio avait ensuite eu un fils qui n'était autre que Gautier et qu'il élevait seul, ayant perdu sa femme lorsque l'enfant était encore nourrisson.

Plusieurs de ses concurrents avaient essayé de découvrir par différents moyens, plus ou moins honnêtes, comment obtenir son savoir-faire mais le maître verrier ne souhaitait le transmettre qu'à son fils lorsqu'il serait en âge d'entrer en apprentissage. Par malheur, le maître verrier avait contracté une mauvaise fièvre au cours de l'hiver 1468. Comprenant qu'il n'en réchapperait pas, Alevisio avait confié son enfant, alors âgé de cinq ans, à Odile et avait décidé de cacher ses secrets de fabrication et imaginé un stratagème pour qu'ils reviennent à son fils au moment opportun. Il avait ainsi remis, aux bons soins de femmes et d'hommes en qui il avait toute confiance, les quatre maillons : le boutis, le coffret, la chandelle et la fiole et finalement le parchemin codé. Il leur avait demandé, en échange d'un petit pécule, de se disperser sur le comté d'Aix où le Roi René assurait la prospérité et le calme. Ces personnes devraient, 10 ans plus tard, confier leur maillon à la personne qui se présenterait en vérifiant son honnêteté, pour que la chaîne soit bouclée. Le secret ne pouvait être partagé qu'avec une personne de confiance et seulement en cas d'absolue nécessité. Le garçonnet avait grandi et avait entrepris sa formation de verrier chez un maître local. Il était doué et très impatient de voler de ses propres ailes. Pouvoir profiter du secret de fabrication de son père lui permettrait de progresser plus vite et acquérir rapidement une solide réputation.

Gautier a apporté le quart manquant de la carte. Nous nous sommes ensuite penchés sur le plan reconstitué qui s'avéra être un plan de détail de Châteauneuf. Nous avons repéré la maison dans laquelle logeaient Odile et Gautier, les deux Châteaux, le vieux sur le versant de la colline et le neuf dans la plaine à un peu plus d'un mille du hameau de Cardeline. Un coffre était dessiné au pied d'un arbre assez grand qui avait poussé sur le plateau calcaire situé au dessus du vieux château. Arrivés sur place, nous avons bien trouvé un vieux chêne vert à l'endroit indiqué. Gautier a creusé discrètement pendant que nous faisons le guet. Il est parvenu à trouver le coffre que nous avons transporté jusqu'à la maison de Cardeline. Nous l'avons ouvert dans un silence religieux. Il contenait outre le manuscrit sur les secrets de fabrication, des sachets de colorants de différentes couleurs et douze magnifiques verres très fins à pied et de six couleurs différentes : bleu, violet, rouge, orange, jaune et vert. Le jeune verrier nous a demandé, à Alix et moi, d'accepter ces verres en cadeau. Nous avons d'abord refusé, souhaitant qu'il les conserve en souvenir de son père ou au moins qu'il en offre aussi à Odile qui l'avait élevé avec beaucoup d'affection mais ils nous ont dit déjà posséder de tels verres et d'autres ouvrages que le jeune homme examinait soigneusement très souvent pour se perfectionner. Nous avons donc accepté ce présent avec plaisir.

Jeudi 4 juillet 1478

Lundi dernier, j'ai placé les verres bien en évidence sur une étagère dans l'atelier. Tous mes clients sans exception les admirent et me demandent où se procurer de tels objets. Je leur demande d'être un peu patients et remplis un petit carnet de commande pour Gautier ! Quant à Alix et moi, ils nous rappelleront longtemps la quête mystérieuse de quatre maillons qui nous a fait vibrer pendant quelques semaines.



Prix
Spécial Tretsois

Souvenance d'un écolier

Ghislaine BESNARD

En ce jour de lundi, le vingt du mois d'août 1364

Moi, Geoffroy Ganhoni, je commence mes écritures

Père m'a offert ce très beau memento bien épais, d'environ neuf pouces sur six, à la couverture de cuir marouflée, avec un fermoir de laiton ouvragé et un ruban de marquage en cuir. Un superbe motif représentant une carte du monde orne la couverture intérieure. Un coffret de bois contenant quelques plumes de corbeau ou de cygne l'accompagnait ; dans le plumier, j'ai aussi trouvé un encrier plein, un menu stylet pour tailler mes plumes et un petiot repose-plume.

En me le baillant Père m'a dit: « Fils, tu es l'aîné de mes garçons, te voilà grand à présent, tu portes ceinture et bottes de cuir. Tu es en âge d'intégrer le studium nouvellement créé à Tritis par notre Très Saint Père Urbain V. Tu pourras y suivre les cours de Belles Lettres et des Arts, ceux du Trivium comprenant, tu le sais, grammaire, dialectique et rhétorique, qui te prépareront à rentrer dans une grande université de droit et de jurisprudence, afin de me succéder le moment venu... »

Tritis est sis à environ six ou sept lieues d'Aix, et il faut traveler toute une journée pour y accéder. Tu y vivras donc à demeure, « ad pensionem » et ne seras de retour céans que les cours achevés.

Je veux que tu consignes ce que tu auras fait et appris pendant ces longs mois où tu seras loin de nous, nous en aurons ainsi souvenance. »

Père est notable dans notre bonne cité. Il compte moult amis et connaissances, et quelques appuis certains à la cour papale en Avignon. C'est ainsi qu'il avait ouï-dire, au début de l'an de grâce 1363, que ces studia de qualité, dont celui de Tritis, le plus proche pour nous, étaient ouverts. Il y avait obtenu une place pour moi, ainsi que pour mon ami Laurent, fils de son confrère Maître Duranti. Je ne sais si je dois me réjouir de cette décision, mais je ne veux en aucun cas le décevoir, et j'ai bien conscience que c'est là grand privilège et grand honneur.

J'ai atteint mes douze années et reçu, je crois, très bonne instruction... et je sais lire et écrire !

Mère de plus m'a édifié sur les belles manières ; à sept années, je connaissais toutes mes prières et je pouvais ouïr Messe, Vêpres chantées et heures canoniales. Au jour de hui, il ne me reste plus qu'à me rendre digne de cette faveur et de notre lignage.

Ce jour de lundi, le trois du mois de septembre 1364

Père a hâté les préparatifs de mon départ. L'enseignement débute en octobre, mais je dois y être auparavant pour m'habituer aux lieux. Il a fait location d'un grand chariot tiré par des chevaux de somme, conduits par deux palefreniers, et d'une mûle bâchée pour moi. Je serai assisté d'un fidèle compagnon de Père qui est aussi mon parrain. Il a également loué les services de deux hommes d'escorte bien armés, car les routes sont peu sûres...

Mère houspille nos servantes pour qu'elles remplissent le coffre de cuir spécial à nos grands déplacements. Ma vesture y trouve place et Mère me fait moult recommandations :

« Ici chemises et braies avec leur ceinture, quelques biaux légers et d'autres plus chauds, lainés de mes mains ; ici des cottes amples et deux ou trois tuniques... » Mère pense à tout : elle a ajouté un surcot « pour te rendre aux offices » et a glissé une grande cape doublée de fourrure, ajouté une houppelande de castor « utile en cas de pluie ». Elle a enfin adjoint une paire de patins de bois « pour garder propres de la boue tes brodequins » dont elle avait prévu deux paires. Posés sur le tout, quelques cales de toile pour me couvrir la tête et un bonnet de feutre complètent mon équipement. Elle y a enfin serré mon bréviaire. « Tu partiras avec ton garde-corps neuf, me dit-elle en me tendant un mantel à grand capuchon et manches fendues et chausseras tes bottes de cuir souple ». Une longue embrassade nous unit et elle s'ensauve promptement pour que je ne voie pas ses doux yeux pleins de larmes.

Ma partance n'est que dans trois jours, mais j'ai le coeur gros de quitter mes parents et ma maisnie...

Ce jour de dimanche, le seize du mois de septembre 1364

Le voyage est pour demain, après Laudes, dès le lever du soleil. Tritis ne sera pas atteint au mieux avant Complies... et si le guignon ne nous poursuit point ! Père a calculé que le convoi lourdement chargé (car il l'a complété d'une futaille de vin, cadeau en partie pour les maîtres, d'un tonnelet de sel acquis dans les greniers royaux et de provendes pour sustanter tous ces gens) devra compter avec les arrêts aux octrois, ponts et portes de villes pour s'acquitter des taxes, les étapes et temps de repos nécessaires aux gens et aux bêtes. Père a précisé que si nous n'étions point rendus pour Vêpres, il nous faudrait trouver une auberge, pour éviter les chemins infestés de routiers et brigands dangereux de nuit. Les sommes d'argent confiées à Parrain subviendront au voyage et au prix de ma pension au studium. Quant à moi, il m'a baillé une bougette qu'il a garnie de quelques deniers suffisants pour l'année.

Je vais passer ma dernière nuitée avant longtemps dans la demeure de mes parents et je suis curieux de l'aventure qui m'attend.

Ce jour de lundi, le dix-sept du mois de septembre 1364

Me voilà enfin à Tritis... que de changements !

Un chemin lassant mais sans trop d'encombres, nous a fait traverser plusieurs villages en suivant la vallée du Lar (*L'Arc*). Nous avons cotoyé Châteauneuf le Rouge, ainsi nommé à cause de la couleur de sa terre d'argile, complètement ravagé puis abandonné m'a expliqué Parrain, il y a quelques années par les mercenaires. C'est grande pitié ! A l'entour de Châteauneuf, nous avons croisé un groupe de gueux en quête de quelques larcins, mais qui ont prestement guerpi devant l'air déterminé de nos protecteurs... Puis nous avons suivi notre route poudroyante souvantes fois crevassée et rencontré fardiens de mercantis conduits par des bouviers, jusqu'à Rouseuf. Que voilà une bien belle cité avec ses tours d'angle rondes et carrées et l'église fortifiée! Nous avons alors viré à dextre vers le sud pour traverser le Lar et sommes arrivés en vue de Podoniero, cité bellement peuplée et richement nantie, ceinte de fortifications et de tourelles. Vêpres avaient sonnées depuis un moment quand nous abordâmes notre ultime étape; il ne nous restait plus d'une lieue à parcourir. Les estimations de Père se sont avérées : lorsque nous sommes parvenus à la Porte de Clastre, Complies sonnaient au clocher de l'église de la Sainte Trinité ainsi qu'à celui de Notre Dame de Nazareth.

Notre arrivée étant attendue, une collation fut servie. Mais une pesante lassitude fit que j'ai peu touché aux mets et que mes yeux se sont clos d'eux-mêmes. Parrain m'a dit le lendemain qu'il m'avait porté dans le dortoir et allongé tout vêtu sur ma couche... sous les brocards des autres écoliers.

Ce jour de dimanche, le vingt-trois du mois de septembre 1364

Mon aménagement au studium a pris un peu de temps. Il m'a fallu connaître les lieux, me présenter à tous, personnel et étudiants. Le studium est situé sur l'îlot de la Sainte Trinité, intégré au prieuré Bénédictin. Adossé à la porte de Clastre, on le nomme le Château vieux. Il jouxte un couvent et son cloître et une chapelle monacale flanquée d'un cimetière. Des remparts, certains en réparation, entourés de larges fossés, ceignent les trois Bourgs de la ville, défendus par quatre portes et huit tours carrées. Abondantes vignes, campagnes et vergers fleuris, bordées de forêts au loin, s'étalent jusqu'au pied de la montagne Sainte Victoire et du mont Olympe.

Le Prieur du studium, de surcroît professeur, qui a nom Déodat Jourdan, m'a accueilli fort civilement et m'a informé des règles et ordonnances auxquelles il convient de m'accoutumer. Il m'a présenté mes compagnons d'études, tous issus de Provence. Certains sont céans depuis antan, moines ou jeunes laïcs fils de bonnes familles, mais d'autres, une multitude de jeunes clercs particulièrement, ont parfois plus de dix-huit ans, voire plus pour d'autres.

- « En comptant le personnel dirigeant, le personnel enseignant et les servants, nous hébergeons de cent cinquante à cent quatre-vingts âmes continûment, me précisa en souriant le Prieur, à point tel que le prieuré a été agrandi et des hospicia jointes à la maison prieurale ».

Ce jour de mercredi, le vingt-six du mois de septembre 1364

J'ai retrouvé mon ami Laurent, fort réjoui de me voir, qui m'a accompagné dans ma visite des lieux.

« Tu dormiras avec moi... et quelques autres » a-t-il annoncé. « Tu vas voir, ce sont des moines de Saint Victor, assez bruyants et dissipés. Il ne faudra pas nous en laisser conter. Alléant qu'ils connaissent la maison depuis la création du studium et qu'ils ont plus de treize ans, ils prétendent dicter la loi aux arrivants plus jeunes ».

Nous avons parcouru les étages du Château Vieux. Sous les combles, je connaissais les dortoirs avec leurs larges couches de planches conçues pour plusieurs personnes et, rangés le long des murs, les coffres de chacun surmontés de perches fichées dans la paroi pour suspendre nos affublements.

A l'étage en dessous, attendent les salles d'étude fleurant encore l'encre; nous allons y occuper grande part de notre temps. La chaire du maître fait face aux pupitres, les fenêtres géminées, tendues de papier huilé, y distillent une paisible clarté. Un étage plus bas se trouve le réfectoire qui, après repaissance, tréteaux et larges plateaux rangés dans la resserre, sert aux jeux, à divers travaux et aux veillées. La chère, m'a-t-on dit, y est bonne et copieuse, selon les préconisations du Saint Père: « pas de luxe mais de l'abondance ». La chapelle juxtante, sobrement décorée, où sont célébrées messes basses quotidiennes et messes dominicales, baigne dans une sereine pénombre.

Au rez de chaussée, sont aménagés les celliers et la vaste cuisine ouverte sur le jardin d'herbes et de simples. Dans la large cheminée, garnie de landiers de fer soutenant récipients pleins de braise, crépité bonne flambée ; elle permet à Frère Anthyme, le queux de cuisine, aidé de ses petits moines convers, d'apprêter la nourriture pour tous. A côté, dans la longue salle des étuves, humide et chaude, s'alignent les cuveaux emplis d'eau chaude et d'herbes aromatiques pour les bains bienfaisants auxquels nous sommes conviés toutes les semaines.

Ce jour de lundi, le premier du mois d'octobre 1364

Au jour de hui commencent les cours. Levés dès Prime sonnée et prières dites, après le brouet chaud du déjeuner, nous joignons notre salle d'études. Sur les pupitres sont posés des cahiers de parchemin en peau de mouton tannée ; chaque feuillet est plié quatre fois et constitue des peciae de huit pages pour y noter leçons de nos maîtres et remarques éminentes issues des Saintes Ecritures ou des manuscrits des Pères de l'Eglise. Des parchemins nous serviront à copier les exemples lors de nos cours de latin. Notre magister en grammaire, Giraudus Charelli, est d'évidence fort habile, et je pressens retirer moult avantages de son enseignement.

Ce jour de lundi, le quinze du mois d'octobre 1364

Les études emplissent mes journées et je m'y adonne avec complaisance, mais le temps me manque pour relater tous les enseignements de grande valeur que je copie et conserve précieusement. Je fais amas à foison de connaissances qui me seront fort utiles dans le temps à venir.

Ce jour de samedi, le dix-sept du mois de novembre 1364

Laurent m'avait avisé de prendre garde à ce gaillard de Bertrand de la Roque et à ses compagnons de même facture, l'un dénommé Pons de Nayme, un autre Guillaume Rigord et le dernier Bernard Pistoris. Bertrand, âgé de quatorze ans et en paraissant seize, mains larges comme battoirs, gueulard et paresseux, ne cesse de railler et de se vanter.

Il conte à qui veut l'ouïr ses échappements à la brune pour brûler le pavé jusqu'à la taverne, choquer et vider moult brocs et courir la ribaude. Il fait vanteries de ses ébats et des poursuites par les sergents de guet qui lui donnent la chasse sous les injures des bourgeois courroucés. Peu après mon arrivée, il m'a entrepris pour m'entraîner dans leurs fredaines : « Que nenni, lui ai-je fait réponse, je ne suis pas venu céans pour me dévergonder et je me moque de vos beuveries et de vos ribaudes ».

« Coquin de béjaune ! » brailla-t-il en m'assénant un grêle de soufflets, auxquels je rétorquai par un déluge de coups de brodequins et un croc en jambe qui le firent choir. La crapule tout estourbie de ma hardiesse en resta coi. Mais depuis lors, ce fieffé fielleux me cherche noise et tente de me molester dès que possible. Quant à moi, j'use de certaine éloquence et je n'ommets jamais à escient de le brocarder, singulièrement au réfectoire où il ne se lave jamais les mains quand les serviteurs cornent l'eau et où il se goinfre comme un glouton sans s'essuyer la bouche. Il dérobe à son profit le contenu de l'écuelle commune à deux convives, et va jusqu'à détourner leur soupe ou leur tranchoir. Il se comporte comme un pourceau. Evidemment, mes moqueries font rioter et ricaner le réfectoire, et il me foudroie du regard sans pouvoir répartir.

Tôt une matinée, il m'attendait en tapinois dans une encoignure alors que je me rendais aux cuisines. Il m'a assailli muni d'un gourdin en peau d'anguille vidée et remplie de sable, arme redoutable quand maniée par un furieux. Je ne dois mon salut qu'à frère Anthyme, accouru au tumulte et qui m'a secouru à grands renforts de coups de cuillères à pot et de broches à rôtir. Il le sermonna et, d'un ton comminatoire, parla d'en référer au Prieur. J'intercédaï auprès du cuisinier pour qu'il n'en fit rien, car j'avouai l'avoir un tantinet provoqué par mes saillies, mais qu'en fait je ne cherchais querelle à personne. Bertrand aussitôt guerpi, Frère Anthyme me dit : « Tu es trop bon et trop pitoyable à ce maroufle, ce gueux que je connais depuis longtemps. Il est aussi fripon que félon, avec outrance de parlure et mauvaise contenance tant à table que dans ses études. Il ne vaut pas la corde pour le pendre et ne conserve sa place que par la mansuétude du Prieur ». Je lui confiai lors les vilénies dont il s'avantageait et les moyens d'y parvenir en s'ensauvant par les fenêtres des cuisines ou celles du réfectoire, à l'aide d'une corde cachée sous sa paillasse. Frère Anthyme fit alors en sorte que toutes ces fenêtres soient munies de barreaux, posés par un ferronnier de Tritis.

Je tenais ma vengeance et comme on le changea de dortoir, il ne m'importuna plus jamais.

Ce jour de vendredi, le vingt-trois du mois de novembre 1364

Les semaines au studium sont bien remplies, les maîtres se succèdent, les enseignements s'ensuivent sans interruption. Au début du mois prochain, est prévu un grand disputatio qui aura lieu dans le réfectoire. Des juristes aixois et quelques personnages de haut rang de Tritis et des environs seront conviés. Je ne suis qu'en tout début de première année, mais j'ai l'insigne honneur d'avoir à prendre place parmi les étudiants choisis pour débattre avec ces éminents notables. Cette distinction me fait grande faveur, et je dois m'y apprêter avec zèle.

Ce jour de mardi, le onze du mois de décembre 1364

Hier lundi dix, a eu lieu le disputatio. Le Studium, récuré des tréfonds aux combles, arborait sa figure d'apparat : tapisseries aux murs, foin frais et odorant au sol et coussins à foison.

Je crois que, malgré mon jeune âge et même si je n'ai pas encore approfondi les subtilités de la pensée d'Aristote, j'ai tenu rang honorable dans cette sage assemblée. Certes, Père m'a accoutumé aux débats ; mon maître de rhétorique me fascine et je goûte, insatiable, son éloquence avisée. De surcroît, la pratique de la dialectique exerce mon esprit dans l'art de discuter. Mais surtout la discussion est une action dont j'ai le goût et à laquelle je me livre plaisamment.

Les notables d'Aix m'ont baillé des informations sur la santé de mes parents et j'ai grand bonheur de savoir que toute la maisnie se porte bien.

Frère Anthyme en ce jour avait préparé bonne pitance : les mets, savoureux pâtés de viande et de poisson, oies rôties et chapons relevés de moût ardent et arrosés de verjus, tourtes aux herbes aro-matiques et aux épices, nous ont échauffé le palais. Les notables passant la nuitée au Studium, une vieillée a clos la réception de nos visiteurs. Le réfectoire, illuminé de chandelles fichées dans de gros candélabres, bruissait de la résonance de rires et de discussions. Les moinillons offraient gobelets d'étain emplis de vins aromatisés, d'hypocras ou de clairé que frère Anthyme accomode son temps de loisir durant. Ils distribuaient oublies, crêpes et épices de chambre dans de larges jattes. Moi qui suis gourmand, je me suis délecté de fruits confits au miel, de noix et d'amandes que nous allons quérir à Podoniero, lors des fournitures en blé indispensables au studium.

Le Prieur et nos maîtres étaient comblés et honorés de notre comportement. Ils me félicitèrent en particulier et nous avons eu l'heur d'une journée de repos.

Les fêtes de Noël sont proches et j'espérais passer quelques jours avec ma famille... Mais Père m'a fait parvenir une épistelle par un courrier de sa connaissance qui apportait quelques missives importantes au Prieur. Un hiver singulièrement rigoureux se confirme et mes parents me mandent de demeurer céans en compagnie de Laurent, tant ils auraient crainte de nous savoir en chemin.

Notre déconvenue est grande, et nous en sommes bien marris, mais nous ployons sagement.

Ce jour de samedi, le vingt-deux du mois de décembre 1364

Les enseignements sont interrompus pour le moment car de nombreux élèves des environs plus immédiats sont partis passer Noël dans leur famille. Nous ne sommes plus que la moitié des écoliers, et passons notre temps à lire ou à jouer aux échecs, aux dames ou aux dés dans le réfectoire. Le Prieur, malgré son désaccord sur ces « diableries », ferme les yeux car il s'aperçoit que nous sommes toujours quiets et convenables. Nous sortons parfois du studium, bien emmitonnés dans nos houppelandes, pour glisser, sur de vieille planches à lessiver dérobées à l'étuve, au long des ruelles recouvertes de neige durcie...

Nous rentrons à la sonnerie de None pour nous reconforter d'un bon vin chaud et de quelques beignets préparés par Frère Anthyme.

Ce jour de mercredi, le vingt-six du mois de décembre 1364

Je suis encore dans l'émerveillement de la messe de minuit chantée en l'église Notre-Dame de Nazareth où nous avons pieusement célébré la naissance du Sauveur. J'y ai prié avec ferveur pour la sauvegarde des miens. Après le souper, une veillée riche en douceurs, nous a fraternellement réunis.

Ce jour de lundi, le sept du mois de janvier 1365

Une année nouvelle a commencé et nous avons repris nos enseignements, avec pour ma part grande joie. Quelques étudiants sont partis à Bologne pour y poursuivre un cursus différent...

Le froid est toujours aussi mordant, et grande provende de bois est nécessaire pour entretenir tous les foyers du studium. Avec quelques uns, nous avons aidé les gens de cuisine à ranger ce bois, jonchant le sol et s'entassant devant l'huis, dont le Prieur avait fait prudent achat.

Ce jour de samedi, le vingt-deux du mois de février 1365

Demain dimanche est le jour de l'Epiphanie et le début de Carême-Prenant. Nous sommes allés sur la place du marché où l'animation est à son comble avec les divertissements de ces trois jours gras précédant le mercredi des Cendres : le jongleur lance ses balles, danse et chante, l'acrobate fait mille contorsions, les musiciens entraînent la foule dans des caroles frénétiques, le montreur de singe paye son droit de passage en cabrioles du petit animal... La liesse est générale.

Mercredi prochain, « Sa Majesté Carnaval » sera brûlée en place publique, et le rite de l'imposition des Cendres nous fera entrer en pénitence.

Ce jour de jeudi, le vingt-huit du mois de février 1365

Ces réjouissances ne laissaient rien présager du drame qui survient. La maladie avait déjà frappé à l'été de l'an passé ; les élèves touchés avaient alors miraculeusement guéri suite à une procession. Mais le mal revient derechef et plus virulent ! Le médecin de céans, désarmé, a fait mander nombreux confrères qui eux-mêmes n'en peuvent mais...

Ce jour de dimanche, le quinze du mois de mars 1365

Beaucoup fuient la ville et le studium atteints par la peste. Le glas sonne en permanence dans Tritis. Dix de nos compagnons sont morts, malmenés par maintes souffrances. Père, instruit de ce malheur, m'a fait savoir de me tenir prêt, avec Laurent, à guerpier dès son arrivée. Il a tôt accédé à la supplique de Mère en pleurs, tous deux ayant encore souvenance de leur premier garçon, emporté dans sa première année par la peste noire de 1348. Nous avons réuni à la hâte quelques affaires.

Mais j'entends le galop de chevaux sur les pavés et brouhaha à l'huis du studium.

Voilà Père ! Je...

Ce jour de dimanche, de l'an 1398

Père a rejoint Mère au Royaume des Cieux. En mettant de l'ordre dans les papiers paternels, j'ai retrouvé mon memento d'enfant qu'il avait serré avec ses propres parchemins. Mon émeuvement est profond à la relecture de cette chronique de mon court séjour à Tritis ! Le studium n'existe plus : il a été déplacé à Manasca, au septentrion d'Aix, après le départ de tous ses occupants.

Moi, j'ai poursuivi mon enseignement à Montpellier puis à Aix. Ma licence en droit m'a permis d'être jurisconsulte, avocat et conférencier... Jeune déjà, j'avais ce goût de la discussion ! Je suis conseiller communal d'Aix (où mon ami Laurent est notaire) et devenu procureur général de la cour des maîtres cette année, avec l'espoir d'en être bientôt le président.

Tant de souvenirs me reviennent en mémoire... Le départ précipité du studium m'a empêché de même terminer la page commencée et a laissé ma narration en suspens, Père m'ayant enlevé le carnet des mains pour le glisser dans sa besace...

Je relis le passage de mon altercation avec Bertrand de la Roque... Je ne connaissais pas encore la sagesse de la maxime « Quand le chaudron bouillonne, mieux vaut baisser le feu plutôt que de pousser le foyer dessous » Mais plus tard, le jugement de Frère Anthyme (Dieu aie son âme) fut amplement confirmé : à Montpellier où il étudiait le droit canon, ce mauvais garçon toujours autant dévoyé malgré ses dix neuf ans, entraîna ses anciens complices à tramer une tentative d'assassinat sur un de leurs professeurs : il avait projeté d'enherber Maître Saveric Chrétien, invoquant des châtiments corporels qui réclamaient, selon lui, subtile vengeance. Fort heureusement, le complot fut éventé et enquête requise. Les commentaires des maîtres jaillirent sans ambiguïté, manifestant par profusion de pointes acerbes l'estime dans laquelle ces crapules étaient tenues ! Je sais qu'ils ont rallié Avignon, puis n'ai plus entendu parler d'eux et ignore ce qu'ils sont devenus.

Pour ma part, je n'ai jamais oublié les sages paroles prophétiques de notre regretté Urbain V : « Quel que soit l'état que les étudiants embrasseront... il leur sera toujours utile d'avoir étudié ».

J'ai regretté, des années durant, ce départ en catastrophe et l'abandon brutal de ce lieu à mes yeux inestimable. L'immense tristesse de ce cursus interrompu m'a accompagné longtemps...

Ce séjour, hélas trop court, au studium et les paroles de ses maîtres ont ensemencé toutefois mon esprit et mon cœur d'un ferment qui a embrasé et ourdi la trame de ma vie d'une passion jamais éteinte. Je leur en serai éternellement reconnaissant !

A scroll of parchment with a light beige background. The scroll is unrolled in the center, showing text. The edges of the scroll are slightly darker and have a wavy, aged appearance. The text is centered and reads:

Toutes nos félicitations aux gagnants de ce concours,
un grand Merci à tous les participants
ainsi qu'aux membres du jury.

Nous vous donnons rendez-vous en 2019
pour un nouveau concours de nouvelles
dans le cadre de la 5^{ème} édition de Bibli' Automne.

L'équipe de la Mine des Mots